

Trois petits points...

Badih Boustany and Andrée-Madeleine Clément

Number 9, Spring 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boustany, B. & Clément, A.-M. (2006). Trois petits points.... *Contre-jour*, (9), 69–74.

Trois petits points...

Badih Boustany et Andrée-Madeleine Clément

Nous aimerions, Badih et moi, ou Andrée-Madeleine et moi, offrir humblement cette composition à plusieurs voix, écrite par deux étrangers qui se sont rencontrés à la croisée du deuil et de la fascination pour un philosophe dont ils pressentent la grandeur. Le hasard fait parfois merveilleusement bien les choses, nos deux prénoms sont majuscules par deux variables assez neutres et universelles : A et B seront les protagonistes de cette saynète, interrompue par quelques coups de D, D pour Derrida, Derrida le drôle, Derrida le débridé, Derrida le différant.

*

A et B : Au départ, nous étions trois, trois petits points en suspension, trois étudiants pointillant les lignes discontinues d'un triologue en forme d'adieu à Derrida. Déjà trois fois rien, notre triple à trois a, par malheur, perdu un point. Maintenant nous ne sommes plus que deux, deux points c'est tout. Deux points plantés l'un par-dessus-dessous l'autre, ponctuant l'entrée en scène d'une voix venue d'outre-tombe. Nous citons, deux points :

D : Un laps de temps : ce ne fut qu'un intervalle, presque rien, la diminution infinie d'un intervalle musical, et quelle note, quelle nouvelle, quelle musique. Le verdict. Comme si tout à coup le mal, rien de mal n'arrivait plus. Comme si rien

de mal n'arrivait plus que la mort — ou seulement plus tard, trop tard, tellement plus tard.

A : Je ne peux m'empêcher d'imaginer le dernier soupir de Derrida comme une déflagration nucléaire, un souffle d'une puissance atomique, une expiration de silence d'une telle intensité que l'onde de choc insoufflée se soit rendue jusqu'ici, à Montréal, pour venir s'essouffler un peu trop calmement et timidement peut-être, sur les territoires incertains de notre paysage philosophique. À bout de mots, le souffle coupé, retenu par l'attente d'une parousie, c'est en apnée, la respiration suspendue à vos lèvres, vous, professeurs, mentors, philosophes, écrivains, que nous tenterons de témoigner d'un événement dont nous ne pouvons faire ici, dans ce théâtre, qu'une mise en scène onirique, qu'une représentation fantomatique, qu'un spectacle spectral. Dans le rôle des prosélytes, nous voici, Badih et moi, sans alibi, proférant un discours d'épigones, paire d'orphelins personnifiant l'Étudiant en général, risquant une prise de parole au nom de l'Étudiant en général et par le fait même, parjurant, trompant, trahissant l'étudiant au singulier. Je me dois de remercier Badih, mon confrère, d'avoir eu l'audace et le courage de revendiquer « un intervalle, presque rien, la diminution infinie d'un intervalle musical » pour se remémorer, bien sûr, la disparition d'un grand philosophe, mais aussi pour faire résonner les voix étudiantes, chœur improvisé battant et débattant la chamade, greffon qui essaie tant bien que mal de se transplanter sans se planter, d'entretisser et de métisser ses tissus à l'imposante, riche et flamboyante étoffe derridienne que vous, maîtres tisserands, avez brodée pour nous ce soir. Il aurait été moins indécent, moins maladroit, moins déplacé, plus respectueux, plus convenable de citer Derrida au lieu de s'exciter, de le lire sans délire, mais il fallait prendre quelques minutes, voire saturer ces quelques minutes, pour secouer la relève — c'est-à-dire ceux de notre génération qui en dedans comme en dehors de l'université croient comme nous que la littérature, la philosophie et les arts sont les épacentres des secousses sismiques susceptibles de faire bouger les plaques tectoniques de ce que nous

appelons, dans notre idiome philosophique, la rationalité occidentale. Il fallait donc la piquer un peu cette relève étudiante, pour la réveiller, l'affoler, la relever, la remettre debout, pour l'inviter à s'approprier, sans violence ni terreur, avec tact mais sans laisser intact, de manière fidèle et infidèle, l'inappropriable : un certain esprit derridien, une pensée de l'impossible, une inquiétude fascinée, une manière de jouer et de se jouer du concept, de semer la panique autour des mots, de lever les écluses syntaxiques et de faire jouir la langue française. Au nom de qui ou de quoi osons-nous interrompre cette cérémonie, laisser partir une triste trace, déclamer une oraison funèbre, jouer les derridiens ? De quel droit, si ce n'est celui de tout dire, pouvons-nous rendre, re-donner quelque chose comme un hommage, une fiction d'hommage, à un écrivain avec lequel nous n'avons eu que de frivoles relations textuelles ? *Non, mais pour qui nous prenons-nous ?*

En toute intimité, entre vous et nous, et je passerais même du nounoïement au jegeoïment pour vous faire cette confidence, j'aurais bien aimé lui faire ma déclaration d'amour, en personne, à ce jeune saint Juif qui m'a touchée droit au cœur, à celui qui m'a prise par surprise, qui m'a touchée, qui m'a transformée, qui m'a sevrée de la vérité. Mais me voilà orpheline et je peux seulement vous dire que sa mort est, pour moi aussi, une catastrophe, une perte, un évidemment qui m'inspirent et m'aspirent, une fin du monde qu'il avait lui-même annoncée et qui, ironiquement, lui est arrivée. Au fond, dans le tréfonds de moi-même, l'écriture de Derrida avait déjà creusé une crypte — la sienne et/ou la mienne — elle avait déjà laissé des stigmates, des escarres, des blessures qui, depuis la mort du philosophe, se sont réouvertes et pleurent constestament. Mieux que quiconque, ce philosophe avait préparé, aménagé son hypogée, avait anticipé sa propre mort, l'avait inattendue, l'avait vue non-venir. La lui faire arriver, c'est comme nous prendre par mauvaise surprise. À chaque fois, unique, incommensurablement tragique, que ça arrive, quelque chose en moi se révolte, crie au scandale : au voleur ! ceci est un rapt ! De quel droit ? À qui le prochain ? Allez-y !

B : Non, non, après vous.

A : Oh non, je suis encore jeune, pour moi ce sera « un peu plus tard, trop tard, tellement plus tard ». Avant qu'il ne soit trop tard — c'est une question de vie ou de mort, de survivance, de vivance sûre et certaine —, il faut rendre hommage à Jacques Derrida, le saluer non pas une fois pour toutes, mais pour toutes les fois où il faudra se rendre à cette évidence : il n'est vraiment plus là, mais en même temps, il est « plusss » là, il s'est surplussé, il s'est mis à déborder de partout, à s'emposthumer.

Submergée par la vague impression d'en avoir trop dit, j'aimerais, avant de (me) couler, faire un don, de sang et de sens, une transfusion sanguine et symbolique, par sympathie syntaxique et par réseau lymphatique, à l'autre qui, dans mon angle mort, avance sur les mêmes eaux imprévisibles que moi. Poussée par des rêves de naïveté, d'amitié et d'hospitalité, mon embarcation dérive vers son « il » pour accoster sa parole, la lui donner. « Il » s'appelle Badih et a ceci à vous dire : il ne peut se saisir de cette parole.

B : Je ne peux me saisir de cette parole. Je ne peux oser une parole tendue vers Derrida sans commencer par une confidence, un aveu : celui de mon innocence. Je n'ai pas suffisamment promené les pas de ma pensée à travers les grands textes feuillus de Derrida. Cela ne m'empêche pas pourtant de vouloir, comme vous ce soir, commémorer ce qu'il a été. À travers ma parole, je fais résonner les voix de l'innocence qui, fascinées, cherchent le souvenir d'un grand modèle à faire persister dans nos mémoires.

Rendre hommage à Derrida, c'est d'abord le remercier de l'héritage qu'il nous offre, puis se laisser prendre au besoin du geste déconstructeur, à l'importance de reconstruire les traces du monde dans une langue mouvante. Mais encore une fois j'hésite au seuil, je ne peux m'empêcher de faire vibrer une voix liminaire afin de témoigner de nos inquiétudes pour la jeunesse qui perdra bientôt la mémoire, après que le système d'éducation québécois lui ait fait l'ablation de ses origines. Notre peur, c'est que la jeunesse déjà fragilisée s'enlise dans l'oubli de sa part d'humanité,

que bientôt, violemment, l'on arrache aux enfants l'héritage qui, pris en compte, leur sert de support. Il y a un proverbe libanais que j'aimerais partager avec vous et qui dit mieux que moi l'importance de l'héritage. Il se dit comme suit : *Isa mâ fi gbir bi beitek, gib hajra gbiré*. S'il n'y a pas de grands-parents dans ta demeure, places-y un grand rocher.

Voilà pourquoi la mémoire doit être remplie de grandeur et d'envergure, de leçons et de personnages, de légendes et de modèles. Parce que nous avons le devoir de perpétuer la mémoire de nous-mêmes et de ceux qui, comme celui dont nous voulons porter le souvenir, ont travaillé aux labours de la langue.

La langue, Derrida en était amoureux, un amant infatigablement dévoué, masseur de mots, travaillant la peau de la langue comme de l'argile sous ses mains. C'est d'abord cet amour de la langue, cette attention de l'amoureux pour chaque mot, cette précaution touchante qui ne se permet pas d'écrire un mot sans le laisser se déployer, sans visiter les mille horizons de son sens, c'est cette conscience du danger serti dans le langage qui d'abord me rend sensible à Derrida. J'admire son effort d'écriture : toujours lorsqu'on le lit et même, dès la première fois, l'impression nous vient d'une langue authentique qui tente la précision ambiguë des mots, qui commande leur mouvement intérieur, les laissant vivre, bouger et glisser sur les réalités. Lorsque je me place dans la posture du lecteur et que j'entends les mots nouveau-nés qu'il nous offre, je me dis : enfin une parole qui ne masque pas la tension, enfin des mots qui, dans l'extrême indécidabilité, étirent leurs lettres pour faire implorer une musique disconceptuelle.

L'audace admirable que je lui trouve, c'est celle qu'il a de toujours reprovoquer les séismes essentiels du langage et de refuser la rigidité d'une décision fixée dans le sous-sol de nos racines. Cet effort témoigne d'un espoir sincère de dire notre actualité et trouve en moi un vibrant écho.

Maintenant que sa mort, *ce verdict*, cette idée qui parcourt les éventualités de nos existences est survenue, je me dis qu'au-delà de l'absence qu'elle provoque, elle nous impose une présence dans l'absence,

Jacques Derrida naît en nous à chaque lecture. Donnons-nous alors cette chance, tendons l'oreille à son silence, à sa circonfession :

D : ...trop tard, tu es moins, toi, moins que toi-même, tu as passé ta vie à inviter appeler promettre, à espérer soupirer rêver, à convoquer invoquer provoquer, à constituer engendrer produire, à nommer assigner sommer, à prescrire commander sacrifier, quoi, le témoin, toi la contrepartie de moi, à seule fin qu'il atteste cette vérité secrète c'est-à-dire sevrée de la vérité, à savoir que tu n'auras jamais eu aucun témoin, ergo es, ici même, toi seul dont la vie aura été si courte, le voyage bref, à peine organisé, par toi sans phare et sans livre, toi le jouet flottant à marée haute et sous la lune, toi la traversée entre ces deux fantômes de témoins qui jamais ne reviendront au même.